

Isidora Milivojević
Faculté de philosophie, Université du Monténégro

L'ÉMERGENCE DE L'INCONSCIENT DANS L'APPROPRIATION DE LA LANGUE ÉTRANGÈRE

L'étrangeté séduisante de la langue étrangère, cette autre langue qui est inconnue, mais que le sujet désire faire sienne, attire-t-elle le sujet parlant parce qu'elle parle de cet inconnu de lui-même: de l'inconscient ? La rencontre avec d'autres langues et cultures pourrait donner la possibilité au sujet de vivre des expériences qu'il n'a pas vécues au moment de sa fondation en tant que sujet. Ainsi, le contact avec le système sonore d'une langue étrangère ou des langues étrangères pourrait offrir une idée de la complétude qui est impossible dans la langue maternelle. Mais, comment l'inconscient pourrait-il être actualisé par la langue étrangère ? Comment cette autre langue peut-elle parler de nous ?

Notre but a été de répondre à ces questions et de voir aussi: comment la didactique des langues prend-elle l'inconscient comme une partie constituante du sujet parlant ?

Mots-clés: sujet parlant, psychanalyse, didactique des langues

*«J'ai erré dans des déserts désertés
Et j'ai connu le silence des déserts immenses.*

*J'ai entendu un étrange silence
Et j'ai vu des mirages sans âge.*

*J'ai croisé ton regard, étranger,
Et j'ai aimé son étrange douceur.*

*J'ai lu ta différence, étranger,
Et j'ai aimé son étrange couleur.*

*J'ai entendu ta voix, étranger,
Et j'ai aimé son étrange étrangeté.*

*J'ai étreint ta douleur, étranger
Et j'ai aimé sa familière âpreté.*

*Je t'ai aimé, étranger,
Et j'ai reçu ton âme.*

*Alors, j'ai oublié mon étrange différence
Et j'ai appris ta ressemblance étrangère.*

*J'ai attendu tes dissonances étrangères
Et j'ai reconnu ton ascendance familiale.*

*J'ai partagé pour les chanter
Les harmonies étranges de ton art étranger.»*
Sabine Raillard

Cette étrangeté séduisante, mystérieuse, de la langue étrangère qui se donne d'abord comme un corps sonore, comme une musique nourrie d'*harmonies étranges*, ouvre la porte de l'inconnu, la porte de ce que Freud nommait la pulsion de connaissance. A connaître si les autres langues traduisent les autres vérités, longtemps cachées et recherchées dans des «lointains intérieurs» du sujet parlant.

1. «L'étrangeté» comme la partie constituante du sujet parlant

Venant au monde l'homme a dû acquérir tant de choses du dehors pour faire partie de la société, entre autres la langue.

Baigné d'abord dans la pluralité des sons qu'il échangeait avec sa mère, le petit d'homme se trouvait dans un état de polylinguisme qui se caractérise par la capacité de produire des sons de toutes les langues.

Cet agencement de sons, d'odeurs, de couleurs, de lumière, «qui ne sont là que pour lui», renvoie à une identification première, archaïque, entre corps et langage, agencement noué à travers le corps de l'enfant dans la confusion avec le corps maternel: non pas langue maternelle, mais la «langue-du-maternelle», langue de la relation primordiale mère / infans, langue de la confusion originaire. (Prieur 2004: 53)

Mais l'enfant a dû aussitôt réduire ses capacités phonématiques, sortir de cet espace sensoriel pour incorporer la langue dite «maternelle», qui est loin de celle qu'il échangeait avec sa mère, car cette langue est avant tout un inévitable héritage social.

L'acquisition de la langue, la nomination, la symbolisation, ont signifié alors le refoulement de cette expérience fusionnelle, mais aussi le détachement, la séparation, la coupure d'avec cette expérience.

Ainsi, pour démêler la totalité de sujet parlant, il faut, comme le dit Atienza Merino (2002), faire appel au fonctionnement de cette ombre du psychisme qui prend le nom d'inconscient.

Nous devons ici nous poser une question: «Quels sont les processus qui ont abouti à ce qu'un événement psychique concret ait pu être vécu, par le sujet parlant, comme étranger, c'est-à-dire pourquoi cette partie qu'on appelle l'inconscient est-elle réduite, en général, à une ombre du psychisme?»

Chaque être humain, tout au long du processus de construction de l'espèce, a reçu deux héritages: d'un côté l'héritage biologique – psychophysique – que chaque petit d'homme porte avec lui à sa naissance; de l'autre, l'héritage culturel – social – qui est celui que le nouveau-né rencontre dans les formes de vie de la communauté ou des communautés qui le reçoivent à sa naissance. La nature humaine, pour ce qui touche à l'espèce elle-même, est ainsi une réalité scindée parce que le processus d'hominisation individuel est une sorte de greffage de la nature humaine socialement héritée – extérieure au sujet – sur la nature humaine biologiquement héritée – intérieure au sujet.

Deux forces alors dominant du point de vue du sujet: sociale – externe et individuelle – interne.

De ce fait, le sujet ne peut dire «je» que dans les termes de l'Autre, c'est-à-dire dans les termes de l'Ordre culturel qui le nomme, qui lui donne un nom et qui nomme aussi le milieu physique et social environnant.

Le nouveau-né, pour affirmer sa singularité, même si cela nous semble comme un paradoxe, est contraint de renoncer à toutes les demandes qui surgissent de sa dimension biologiquement héritée de son corps, et il satisfait ces demandes selon les règles culturelles qui font partie de l'héritage social qui l'a accueilli.

Le prix de ce paradoxe auquel il est confronté est la vie dans la surface, en tant que «*persona*»¹ dans un milieu social, c'est-à-dire la vie sous le masque qui cache des vérités profondes sur son être originaire, les vérités qui ne disparaissent pas mais qui sont en lui, toujours en lui, sauvées dans une sorte de réservoir, dans une sorte d'espace oublié, refoulé qui cherche toujours à se dire et à nous dire.

Cet ombre de psychisme, s'appellerait-elle le «subconscient»? – ce terme employé par la psychologie et dont l'étymologie nous dit qu'il est la partie soumise au conscient ou est-elle plutôt la conséquence de cette vie donnée pour une autre vie, et dont les traces se trouvent même *inconscientia*, c'est-à-dire dans le conscient, les traces qui lui échappent, qui se déplacent, qui se condensent et qui font le retour et agissent sur la conscience, et qui, loin d'être soumises à la conscience, la régissent constamment.

1 Il est intéressant de constater une certaine opposition sémantique entre l'étymologie du mot: *personne* et la signification qu'elle a aujourd'hui. Dans le Robert on trouve la définition suivante: «L'individu de l'espèce humaine, considéré en tant que sujet conscient et libre.» L'étymologie nous dit que le mot latin *persona* désignait «le masque de théâtre». Pour entrer dans la société, l'homme doit respecter certaines lois qui lui sont imposées par la société et ainsi, dans un, certain sens, il est obligé de porter «le masque» pour devenir sujet social, ce qui est en opposition avec la notion de *liberté* confirmée dans la définition.

Cette dimension constituante du sujet parlant - l'inconscient est une «demande non satisfaite mais toujours présente – et –, pressante, en tant que lettre envoyée en attente de réponse, indéfiniment» (Merino 2003: 305-329).

L'inconscient peut être considéré aussi comme « un savoir que nous ne savons pas mais qui nous sait et qui opère inlassablement(...)» (Merino 2003: 305-329).

C'est pourquoi il cherche toute faille pour s'énoncer, pour donner une nouvelle chance à la traduction échouée.

Cette traduction échouée cherche à se dire à travers les rêves, les lapsus, les fantasmes mais aussi elle peut chercher à nous dire quelque chose d'intime de nous-mêmes à travers la parole d'une mélodie étrange mais familière de la langue étrangère, la mélodie qu'on accepte ou qu'on refuse parce qu'elle met en mouvement la vérité de notre être, sauvée dans l'inconscient.

Le sujet de l'inconscient cherche alors dans chacune des brèches du moi conscient, du corps et de la réalité externe, la possibilité de satisfaction de l'échec de traduction.

L'échec de traduction vient de ce que, venant au monde, le petit d'homme sera incapable de traduire pour lui-même une partie des messages de l'autre, il n'arrivera pas à traduire des trous de sens, et le résultat de ces impasses aboutira inévitablement à cette dimension constitutive du sujet humain – l'inconscient qui est comme une sorte de réserve où s'accumulent les traces de ces expériences de symbolisation échouées et qui cherche constamment à se manifester et à atteindre finalement un sens.

A travers les brèches du moi conscient, cette «étrangeté» qui est l'inconscient, affecte le moi et le corps par le plaisir, l'angoisse, la honte, la joie...les émotions qui se produisent par **le transfert** de quelque chose du passé non résolu à un «objet» du présent.

Le transfert pourrait être pris ici comme un dispositif qui met en présence des bribes de mémoire du sujet parlant, c'est-à-dire qui met en mouvement son inconscient, le «ça» qui parle de lui.

Ainsi, comme on a vu, l'être de la parole, le sujet parlant apparaît divisé car, selon la formule de Lacan, le langage cause le sujet et la cause en tant que divisé, c'est-à-dire ayant un conscient et un inconscient.

Tel était le prix que l'homme a dû payer pour accéder au «code», pour s'aliéner dans le discours de l'autre, pour communiquer (du latin *communicare* – se mettre en commun avec); alors exister hors soi, exister, est sine qua non pour exister humainement.

Cette dimension de l'étrange et de l'étranger qui constitue le sujet parlant est à l'origine même de la psychanalyse. L'inventeur de la psy-

chanalyse Sigmund Freud, dans ses *Études sur l'hystérie* (1983-1985) explique qu'il faut « se garder de croire que le traumatisme agit à la façon d'un «agent provocateur» qui déclencherait le symptôme, qui continuerait d'exister d'une manière indépendante. Mieux vaut dire que le traumatisme psychique et, par la suite, son souvenir, agissent à la manière d'un corps étranger qui, longtemps encore après son irruption continue à jouer un rôle actif» (Freud 1952: 3-4).

De ce fait, la psychanalyse reconnaît cette réalité «étrange», du moins en la reconnaissant, la rend-elle moins étrangère, car elle saisit cette altérité comme une partie constituante du sujet lui-même. Elle n'a donc pas pour objectif de réduire au silence cette dimension d'étrangeté, mais de permettre au sujet de prendre la parole pour reconnaître cette partie comme sienne.

Donner la parole à cette dimension étrangère, dans le champ de la psychanalyse, cela ne signifie pas seulement l'identifier, mais surtout la reconnaître comme faisant partie de notre propre identité.

Les signifiants, qui n'ont jamais cessé de signifier et qui sont des traces de cette construction de sens échouée, cherchent une nouvelle voie de signification qui leur donnera enfin une réponse satisfaisante.

Ces profondeurs de l'inconscient, ce «lointain intérieur», peuvent trouver leurs ressorts dans la rencontre avec les langues des autres qui offrent des occasions multiples de transfert.

Ma langue est celle qui m'apparaît alors lointaine – comme inaccessible (...) alors que la langue dite étrangère du poème existant est, elle, là – toute proche et vive et active... m'imposant sa présence et suscitant mon désir. (Ducros 2004: 9-22)

Mais comment la langue de l'autre peut-elle vraiment parler de nous ?

2. L'espace de l'appropriation des langues comme un lieu de transfert

Le chemin qui mène un nouveau né vers l'*homo societas*, qu'il est appelé à devenir, est un chemin d'appropriation par son corps du code culturel dans lequel il baigne, appropriation qui durera jusqu'à sa mort. On a vu *supra* que le sujet humain est un sujet complexe et comme l'envisage la psychanalyse, un «sujet divisé»: il a le conscient (son héritage biologique – établi avec le code culturel – l'héritage social qu'il reçoit à sa naissance) et l'inconscient (la trace et la cicatrice de ce qu'il a dû réprimer pour être socialement accepté).

L'inconscient contient une structure de langage, mais ses effets se manifestent sur le terrain de la langue c'est-à-dire sur celui du langage parlé.

Afin de distinguer la langue de l'inconscient de la langue dans son acceptation linguistique Lacan utilise le néologisme de la «lalangue» qui désigne la langue de la vérité profonde de chaque sujet, celle qui s'est construite par les échanges de voix, de gestes, de regards entre la mère et l'enfant. La «lalangue» est celle qui cherche et qui s'efforce d'émerger du passé, à travers les actes manqués, les jeux de mots, pour nous parler de la vérité du sujet.

La rencontre avec d'autres langues et cultures va donner la possibilité au sujet de vivre des expériences qu'il n'a pas vécu au moment de sa fondation en tant que sujet et ce nouvel espace signifie l'opportunité de réapparition et de réparation de ce qui ne pouvait pas être compris et traduit.

Ainsi le contact avec le système sonore d'une langue étrangère ou des langues étrangères pourrait offrir l'occasion, pour le sujet, d'un retour à cette époque primitive où «lalangue» s'est constituée. De ce fait, les langues et les cultures secondes peuvent offrir une idée de la complétude qui est impossible dans la langue maternelle, tout comme elles peuvent provoquer le refus car elles rouvrent les blessures qu'on croyait fermées et dont on ne veut rien savoir.

On peut dire alors que les situations de contact des langues et cultures créent un espace transférentiel parce que quelque chose de l'inconscient vient à pouvoir se dire.

Le contact des langues pourrait susciter des attitudes positives envers la langue, c'est-à-dire une impulsion pour apprendre la langue autre, car le sujet peut avoir l'impression qu'à travers cette langue quelque chose de l'inconscient, quelque chose de son passé non satisfait peut trouver une solution.

Une langue peut aussi créer chez un sujet des attitudes négatives qui auront pour conséquence des obstacles à l'apprentissage, car ce qui émerge du passé, de l'inconscient est douloureux pour le sujet, et il ne voudra rien savoir sur ce qui a fait émerger cette souffrance, c'est-à-dire, il ne voudra rien savoir sur cette langue.

Les affects et les émotions suscités par la rencontre avec d'autres langues que la langue-culture maternelle n'ont rien à voir avec elles, mais avec ce qui sur elle est transféré. (Merino 2004: 23-66)

Ce qui témoigne de cette émergence de l'inconscient dans la rencontre avec les langues et cultures étrangères ce sont les affects et les émotions comme le plaisir, la honte, l'angoisse, la joie, la répulsion, l'attrac-

tion... C'est pourquoi le premier contact avec une langue, c'est-à-dire avec son corps sonore, avec sa voix, joue un rôle primordial car cette dimension phonique est justement la source du plaisir ou du déplaisir, de l'amour ou de la haine car c'est en même temps la reconnaissance en soi de quelque chose de nouveau qu'on aime ou qu'on craint et qu'on peut nier ou refouler encore une fois.

De ce fait, Merino pense que «La passion pour la culture de l'autre, c'est une passion de soi, passion de ce que de soi l'on découvre par effet de cette autre culture. Naturellement, la culture de l'autre est une culture autre et dans cette mesure, elle permet des vécus autres aussi.» (2004: 23-66).

C'est pourquoi on parle en termes de «fascination» ou de «séduction» pour l'autre culture. Cela peut expliquer la mystérieuse facilité que certains ont pour l'apprentissage des langues étrangères ainsi que, au cas où le transfert est négatif, les difficultés qu'éprouvent d'autres apprenants pour s'approprier une langue étrangère.

Le désir de la langue étrangère apparaît alors à l'insu du sujet, et il est souvent caché derrière une formulation de la «motivation».

Apprendre une langue étrangère n'est pas seulement un besoin et une demande, mais véritablement un désir. Ce désir de savoir qui n'a rien à voir avec le savoir comme l'écrit Lacan (1969): « Il y a quelque part une vérité, une vérité qui ne se sait pas et c'est celle qui s'articule au niveau de l'inconscient. C'est là que nous devons trouver la vérité sur le savoir.»

Ainsi, le sujet espère retrouver sa vérité dans l'autre langue. Une vérité qui va le fasciner, ou une vérité qui fait peur. Cela dépend, comme on l'a mentionné *supra*, des émotions qui se produisent par **le transfert** de quelque chose du passé non résolu à un «objet» du présent.

Des épreuves empiriques, où l'étrangeté apparaît même comme un métier, on pourrait les chercher dans les «cas littéraires» de tous ces auteurs qui ont abandonné leur idiome maternel pour écrire leurs œuvres dans une autre langue.

Les écrivains qui se sont exprimés en plus d'un idiome, parfois en refusant leur idiome maternel, sont très nombreux et à travers leurs œuvres littéraires ceux-ci ont exprimé, de manière plus significative le problème du passage entre langue maternelle et langue d'adoption.

Nous avons ainsi un exemple bien connu de Louis Wolfson (1970), ce fameux schizophrène qui, pour fuir le pouvoir de sa mère sur lui à travers l'anglais, se passionne pour les langues. «Il souffre d'«allergie psychique» à «sa langue maternelle», et ne cesse d'y disséminer des mots, des phrases, des locutions en langue étrangère.» (Prieur 2004: 53).

Donc, ce qu'on observe chez Wolfson c'est une relation de destruction envers la langue maternelle.

Le cas de Samuel Beckett est différent. Cet écrivain d'origine irlandaise trouvera refuge en France et dans la langue française pour fuir une relation possessive et tyrannique avec sa mère.

Mais Beckett utilise la langue française comme une sorte d'espace transitionnel, c'est-à-dire que la clé du drame intérieur de Beckett n'est pas le rejet et la destruction de la langue mère et l'adoption de la nouvelle langue, mais un aller retour linguistique, une dynamique circulaire d'une langue à l'autre.

Car, comme le dit Casement (1982: 194): «Le parcours circulaire de Beckett ne le reconduit pas là d'où il est parti, mais là où il n'avait pu être auparavant.»

Les raisons pour lesquelles certains écrivains ont écrit et ont vécu dans l'autre langue sont différentes: exil, amour, haine, deuil, rupture avec l'origine. Ainsi Nabokov passe du russe à l'anglais, Kundera du tchèque au français. Pour Cioran, changer de langue, c'est «s'affranchir de l'origine», «se débarrasser du poids de naissance».

On a vu ici que la langue étrangère pourrait être le lieu de transfert où quelque chose d'autre vient à se dire. La langue étrangère pourrait être le moyen de découvrir et de laisser parler notre propre réel (Lacan ne disait-il pas que «l'inconscient était le réel du sujet en tant que troué»?).

Ce qui nous intéresse à ce point de notre travail c'est: comment la didactique des langues considère cette réalité constituante du sujet qu'est l'inconscient, c'est-à-dire comment prend-elle en compte les facteurs affectifs et émotionnels qui sont, entre autres, déterminants dans l'apprentissage des langues ?

3. La dimension de l'inconscient, comme la partie constituante du sujet parlant, en didactique des langues

Dans la réflexion sur l'apprentissage et l'acquisition des langues, l'adjectif «inconscient» apparaît assez souvent sans que la psychanalyse soit convoquée pour autant.

Le plus souvent *inconscient* doit être entendu comme *involontaire*, *non délibéré*, ou *automatisé*; par exemple on oppose *l'apprentissage*, qui serait un *processus formel* et *conscient*, et *l'acquisition* qui serait un *processus inconscient*; toutefois dans des travaux relativement récents, une prise en compte, même très modeste, de la psychanalyse, dans l'espace de la didactique des langues, semble se faire jour. On peut, par exemple, faire référence à deux livres publiés en 1998 (CLE international), celui de Paul

Cyr sur *Les stratégies d'apprentissage*, et celui de Maddalena de Carlo sur *L'Interculturel*, où la psychanalyse est explicitement mentionnée.

4. Émergence de la question des langues en psychanalyse

Il faut aussi dire que si la didactique des langues tâtonne encore quand elle parle de l'inconscient, la psychanalyse ne s'est posée que tardivement la question du rapport aux langues étrangères. Cela est d'autant plus étonnant si on sait que les premiers analystes ont été confrontés personnellement au problème du changement de langue. Presque aucun d'entre eux n'avait fait son analyse dans sa langue maternelle, et, dans la Vienne du temps de Freud, il leur arrivait rarement d'avoir la même langue maternelle que leurs patients.

Freud lui-même évoque l'effort que représentent pour lui les séances avec ses patients anglais ou américains.

Pourtant, on ne trouve dans l'œuvre de Freud aucun écrit théorique abordant la question des langues, mais seulement quelques notions ponctuelles sur le recours à des langues différentes. Même le cas d'Anna O., (*Les études sur l'hystérie*, publiées par Freud et Breuer en 1893), dont les symptômes hystériques s'accompagnent de l'abandon de sa langue maternelle, l'allemand, au profit de l'anglais, ne donne pas lieu à une réflexion théorique sur ce sujet.

C'est seulement dans les années 1930, au moment où beaucoup de psychanalystes européens émigrent en raison de l'avènement du national-socialisme en Allemagne, que paraissent les premiers textes importants sur la question de l'usage de la langue maternelle ou d'une autre langue dans le traitement psychanalytique.

Les ressources très abondantes d'une littérature psychanalytique – recensées par la psychanalyste Jacqueline Amati-Mehler dans son ouvrage *La Babel de l'inconscient*, pourrait nous servir à donner quelques exemples particulièrement significatifs concernant le domaine de l'inconscient dans le passage d'une langue à l'autre.

Avant les années 1930, un texte nous montre ce que peut présenter pour l'inconscient le fait de parler une langue étrangère. Il s'agit d'un texte de S. Ferenczi, publié en 1910 – 1911, et intitulé *Mots obscènes. Contribution à la psychologie de la période de latence*.

Ferenczi considère les mots obscènes comme un sous-ensemble à l'intérieur de la langue, une sorte de langue dans la langue, parce que selon lui, ils témoignent d'un état très ancien de notre rapport au langage, où les mots étaient très liés au corps, chargés d'éléments moteurs, d'où leur pouvoir. Quelque chose de notre histoire la plus intime serait dé-

posée dans la langue d'enfance, indissociable d'elle, et serait revécu dans l'expérience de l'audition ou de l'articulation de certains mots.

C'est ce que confirme Ferenczi dans une lettre à Groddeck où il lui raconte un rêve qu'il qualifie de «purement hongrois», dans lequel il chante une chanson hongroise. Les associations du rêveur montrent que certains émois érotiques de l'enfance se sont comme inscrits en lui dans cette langue. Donc, les sentiers secrets du désir d'un sujet seraient tracés en lui dans une langue particulière, et ne pourraient être suivis que dans cette langue-là; c'est pourquoi Ferenczi souligne l'importance de la force expressive de ces mots mêmes, parce qu'ils sont révélateurs des mouvements de régression.

On voit que les origines de notre histoire affective et sexuelle se seraient inscrites en nous dans une langue particulière, qui n'est pas du tout neutre, dont nous serions capables de raviver la trace par le changement de langue.

Dès lors, l'abandon de la langue maternelle au profit d'une autre langue pourrait être représenté en termes de bénéfices.

C'est dans cette perspective d'un bénéfice du changement de langue que s'inscrivent les premiers auteurs qui se sont intéressés à la question, puisqu'ils soulignent surtout l'aspect de défense et de résistance que comporte l'usage d'une autre langue, d'une langue d'adoption. On prend ici le terme de *défense* dans la signification qui lui est donnée dans la théorie freudienne: une opération visant à supprimer, ou du moins à réduire toute modification qui met en danger l'intégrité et la consistance du moi.

Parmi ces auteurs, on pourrait citer E. Buxbaum, psychanalyste d'origine allemande émigrée aux États-Unis. Elle rapporte plusieurs cas de patientes allemandes émigrées à l'adolescence aux États-Unis, qui comprennent l'allemand mais refusent de le parler. L'analyse a donc lieu en anglais, mais lorsque au cours du traitement, certains souvenirs d'enfance sont ramenés à la conscience, le recours à l'allemand s'impose. Cependant les mots allemands se rapportant au corps et à ses fonctions, même si les mots de l'enfance expriment la tendresse dans les rapports avec les parents, sont prononcés avec difficulté.

Dans la même perspective, Krapf, psychanalyste d'origine allemande installé en Argentine, s'intéresse au sens inconscient du passage d'une langue à l'autre chez ces patients polyglottes. Son expérience clinique l'amène à conclure que le passage à une seconde langue représente un processus défensif *capable de garantir une certaine distance émotionnelle et une maîtrise à l'égard des vécus instinctuels infantiles.*

Changer de langue peut signifier aussi changer de peau. Cela nous est confirmé par un article paru en 1950 intitulé «La langue maternelle et la mère» dans lequel Greenson rapporte le cas d'une patiente de langue maternelle autrichienne, installée depuis longtemps en Amérique. Elle fait son analyse en anglais. Très attachée à son père, elle déteste sa mère au point de ne jamais avoir pu l'appeler «Mutter». Elle confie: «J'ai l'impression, si je parle allemand, que je devrais me souvenir de quelque chose que je préfère oublier [...]. En allemand, je suis une enfant sale et effrayée; en anglais je suis une femme nerveuse et raffinée.»

On voit ici que ce conflit psychique infantile s'est inscrit dans la langue maternelle, poussant l'individu à chercher une autre identité à travers la langue d'adoption.

Dans un mémoire intitulé *Apprentissage d'une langue étrangère et relation à la langue maternelle* (1987) et dans un article intitulé «La langue étrangère entre le désir d'un ailleurs et le risque de l'exil» (1991), Revuz, en tant que professeur de langue et analyste, insiste sur cette possibilité offerte par la langue étrangère d'un changement de personnalité. Elle évoque par exemple un adolescent qui, étudiant le russe, se choisit le prénom de *Boris*, et qui, sous ce nom, se révèle un grand séducteur lors d'un voyage linguistique à Moscou, alors qu'il ne l'est pas du tout sous son identité française.

Mais ce passage salvateur d'une langue à l'autre a parfois un coût. Beaucoup de psychanalystes parlent en effet de *clivage* chez leurs patients polyglottes. Un texte de Tzvetan Todorov, «Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie» rend parfaitement clair ce que pourrait être ce clivage. Tzvetan Todorov, né en Bulgarie et vivant à Paris, raconte comment à l'occasion d'un congrès, il est retourné, après dix-huit ans d'absence, dans son pays natal. Il exprime comment ce séjour a représenté pour lui une *expérience de malaise et d'oppression psychique*. Il a pressenti ce malaise dès avant son départ, en préparant le texte de sa communication, où il abordait la question de la valeur du nationalisme. Sa *personnalité française* l'induisait à tenir un discours, mais sa connaissance intime de la culture bulgare l'engageait à tenir un discours contraire. Dans ses conversations avec des amis il raconte:

Ma double appartenance ne produit qu'un résultat: à mes yeux même, elle frappe d'inauthenticité chacun de mes deux discours, puisque chacun ne peut correspondre qu'à la moitié de mon être; or je suis double. Je m'enferme de nouveau dans le silence oppressant [...]. La parole double s'avère une fois de plus impossible, et je me trouve scindé en deux moitiés, aussi irréelles l'une que l'autre. (Mehler *et al.* 1994: 66)

On peut citer ici l'exemple de Cheng, qui raconte comment, divisé entre le chinois, langue de son pays natal, et le français, langue de sa patrie d'adoption où il a été, selon ses propres termes, *parachuté*, à l'âge de vingt ans; il vit son bilinguisme comme un exil intérieur:

Venu tard au français [...], je me rendais compte que je ne pouvais y investir que la part lucide, raisonnable, sans cesse analysante de moi-même, alors que cette autre part, chargée de désir, de fantasmes et de tout le passé vécu, a été refoulée dans une langue que j'avais rarement l'occasion de parler et dont surtout je ne pratiquais plus l'écriture. (Mehler *et al.* 1994: 66)

Ces propos de Cheng sont intéressants pour plusieurs raisons: ils illustrent clairement ce que peut être le clivage lié au multilinguisme, et ils soulignent aussi comment la langue maternelle est chargée de souvenirs, de désirs, d'affects. C'est à ce titre, on l'a vu qu'elle peut être rejetée, fuie, dans un désir de langue étrangère. C'est à ce titre aussi qu'elle peut faire l'objet d'un attachement tel que l'appropriation d'autres langues se trouvera empêchée.

On pourrait, pour terminer, jeter un peu de lumière sur les difficultés, les inhibitions de l'appropriation de langue étrangère. C'est Sibony qui dans son livre *Entre-deux* (1991) nous donne un exemple d'empêchement d'ordre inconscient à l'appropriation d'une langue étrangère; il s'agit du cas où la langue d'origine est interdite; alors ce fantôme de langue barre l'accès à toute autre.

Cet enfant de parents maghrébins vivant en France, père âpre et blessé dans son rapport au français qu'il conteste et qu'il envie à la fois, mère dépressive enfermée dans sa famille absente, dans son «chez elle» lointain où son désir est resté en otage.

L'enfant coincé, en suspens, ne reçoit de son origine pour l'irriguer que des flux secs ou amers. Il échoue à «apprendre le français». Est-ce sa manière de payer une dette à son origine- ou à sa langue «première», l'arabe -, dette dans laquelle ses parents sont eux-mêmes captifs ? Dans ce cas, la faute ou le manque envers la langue seconde réinscrit ou remarque la faute envers la première (l'arabe) [...].

Si l'on rend à la première sa force perdue, le passage se libère vers la langue seconde. (Sibony 1991: 33)

Il y a aussi tous ceux pour qui l'attachement à la langue-mère où se construit l'identité, ne permet qu'une appropriation imparfaite d'une autre langue. En ce cas là on peut parler de la fidélité à la langue maternelle.

Greenson dans son article «La langue maternelle et la mère» souligne que l'acquisition d'une nouvelle langue implique *l'introjection de nouveaux objets*, d'où des difficultés d'acquisition si le sujet a du mal à

renoncer aux premiers. C. Revuz fait remarquer qu'articuler des phonèmes qui n'existent pas dans la langue maternelle suppose une régression qui pourrait être angoissante pour certains. Pour d'autres, articuler des phonèmes que la mère ne prononçait pas est impossible. Ici sont mises en évidence la dimension de plaisir oral dans l'articulation de la langue étrangère mais aussi l'importance de la figure de l'autre-enseignant ou non-enseignant de qui l'on reçoit la langue. Il faut bien que la relation d'amour transférentiel stimule le désir de s'identifier à lui pour que l'on puisse s'approprier sa langue en dépassant ses premières identifications.

Conclusion

Il y a beaucoup de choses à dire encore à ce propos. On a essayé ici d'aborder brièvement des questions très complexes qui touchent l'inconscient et l'appropriation des langues, même si on a inévitablement risqué de les simplifier. On a tenté aussi de montrer, à travers un retour vers la psychanalyse, que l'autre langue est hautement investie de signification et de désir, et que l'appropriation d'une langue nous mobilise dans tout notre être de sujet.

De ce point de vue la psychanalyse permet un approfondissement nécessaire de la réflexion sur ce que la didactique des langues appelle par exemple la motivation, les difficultés d'appropriation, les inhibitions...

Qu'est-ce qu'on propose à la fin de ce discours ?

On ne propose pas ici aux professeurs de devenir des psychanalystes mais en tenant compte de l'inconscient, «le professeur gagnera à être spécialement attentif au sens des blocages d'apprentissage de certains élèves et de la passion avec laquelle certains autres se vouent à la rencontre avec la langue étrangère».

- a) Ainsi l'enseignant devra s'efforcer d'offrir aux élèves un cadre d'appropriation de la langue étrangère suffisamment riche, diversifié, modulé, pour que chacun puisse avoir sa chance, pour que le désir de chacun trouve la possibilité d'avoir un lieu où se poser.
- b) L'enseignant aura intérêt à être attentif à l'émergence du désir des apprenants ou aux obturations de ce désir, c'est-à-dire aux transferts positifs ou négatifs, explorant à partir de là les changements nécessaires dans le cadre didactique pour que les premiers puissent se soutenir et les seconds se dissoudre.

Ainsi, le véritable recentrage affectif sur l'apprenant – le sujet parlant dans l'espace de la didactique des langues signifierait le considérer comme un individu singulier, sensible, complexe, c'est-à-dire tel qu'il est vraiment dans la réalité, avec son conscient et son inconscient.

Bibliographie

- Anderson 1999: P. Anderson, *L'appropriation de l'autre langue: espace du sujet*, Paris: Presses universitaires Franc-Comtoises, Les Belles Lettres.
- Demore 2004: D. Demore, Perte et (ré)découverte de soi dans l'autre langue, *Traverses - Impensés de la linguistique*, 6, Montpellier: LACIS, «Série Langages et culture», Publications de L'Université Montpellier III, 85-93.
- Freinet 1966: C. Freinet, *Essai de psychologie sensible appliquée à l'éducation*, Neuchâtel (Switzerland): Delachaux et Niestlé S.A.
- Laplace, Pontalis 1998: J. Laplace. et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris: PUF, Quadrige.
- Merino, Riano 2004: J.L. Merino et X. A. Gonzales Riano, Attitudes linguistiques et incidents critiques. Une étude qualitative dans la Principauté des Asturies (Espagne), *Traverses - Impensés de la linguistique*, 6, Montpellier: LACIS, «Série Langages et culture», Publications de L'Université Montpellier III, 23-66.
- Merino 2003: J. L. Atienza Merino, L'émergence de l'inconscient dans l'appropriation des langues étrangères, *ELA (Etudes de Linguistique Appliquée)*, 131, Paris: Didier-Erudition, 305-329.
- Mehler *et al.* 1994: J.A. Mehler *et al.*, *La Babel de l'inconscient*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Nasio 2001: J.-D. Nasio, *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Collection: Petite Bibliothèque Payot.
- Prieur 1996: J.-M. Prieur, *Le vent traversier*, Langage et subjectivité, Série «Langage et cultures», UPV, Montpellier III.
- Prieur 2004: J.-M. Prieur, *Linguistique barbare*, LACIS, Publications de l'Université Paul-Valéry, Montpellier III.
- Sibony 1991: D. Sibony, *Entre-deux*, Paris: Seuil.

Исидора Миливојевић

ИСПОЉАВАЊЕ НЕСВЈЕСНОГ У ПРОЦЕСУ ПРИСВАЈАЊА СТРАНОГ ЈЕЗИКА

Резиме

Да ли нас неки страни језик, који још увијек стоји на разини „непознатог“, и који бисмо жељели да присвојимо, привлачи баш зато што говори о ономе непознатом у нама: несвјесном? Сусрет са страним језиком и културом једна је од могућности да се доживе искуства која су нам промакла у тренутку нашег одрастања и формирања личности. Стога, сам контакт с мелодијом неког страног језика или страних језика, може да приушти ономе који говори неки страни језик утисак cjеловитости коју није могао да досегне на матерњем језику.

Међутим, како наше несвјесно може да буде изражено кроз страни језик и како тај „други језик“ може да говори о нама?

Наш циљ, уједно и основа овога рада, била су управо ова питања на која смо настојали да дамо одговоре. Исто тако, осврнули смо се на дидактику страних језика са жељом да откријемо како ова дисциплина узима у обзир „несвјесно“ као саставни дио личности.

Примљено: 28. 1. 2011